Quand écrire, c'est faire : de la performativité des écritures de soi (Europe, XVI^e-XVIII^e s.)

Sylvie Mouysset

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edl/861>
DOI : 10.4000/edl.861
ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2016
ISBN : 978-2-940331-48-2
ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Sylvie Mouysset, « Quand écrire, c'est faire : de la performativité des écritures de soi (Europe, XVI^e-XVIII^e s.) », *Études de lettres* [En ligne], 1-2 | 2016, mis en ligne le 01 mai 2019, consulté le 17 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/861> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.861>

QUAND ÉCRIRE, C'EST FAIRE : DE LA PERFORMATIVITÉ DES ÉCRITURES DE SOI (EUROPE, XVI^E-XVIII^E S.)

A quels titres les écritures de soi, du livre de raison au journal intime, participent-elles à l'action dont elles portent le récit ? Le premier enjeu de cette réflexion regarde le lien entre écriture et événement. Le deuxième concerne l'auteur – l'acte écrit n'étant opératoire que si son auteur est identifié et légitime dans l'événement qu'il rapporte – tandis que le troisième invite à évaluer l'impact de l'action au-delà du moment de son inscription, grâce à la médiatisation offerte par la trace écrite. Livres de raison et mémoires constituent la source principale de l'enquête. Leur capacité à structurer l'ordre domestique de leurs auteurs, le statut de l'auteur comme témoin et certains de ses choix de mise en mémoire sont tour à tour examinés pour tenter d'évaluer les qualités performatives des écritures de soi comme « monument familial total ».

« Memoire soict que le lundy a 2 heures appres midy en l'année 1549 [1550 biffé] et 20 may Nasquis Je raimond d'austrey », note un bourgeois de Rodez¹ au tout début de son livre de raison, annonçant ainsi sa venue au monde, et avec elle sa naissance à l'écriture et celle d'une certaine conscience de soi. Les menus et hauts faits de son existence prennent corps ici, patiemment rédigés selon un agencement qui lui est propre et dont il organise le cours. Sa prise de plume est-elle performative ? Autrement dit, au sens où l'entend John L. Austin dès 1962², l'inscription au livre des événements jugés dignes d'être mis en mémoire participe-t-elle directement à l'action énoncée ? Est-elle une modalité d'action

1. A. Débat, *Livre de raison de Raymond d'Austrey (1576-1624)*, p. 37. La graphie du manuscrit a été conservée ici.

2. J. L. Austin, *How to Do Things With Words*.

essentielle à son existence d'homme de bien, plusieurs fois consul de sa ville, membre des meilleures confréries, propriétaire rentier de quelques métairies dont il aime à soutesper les fruits et, à ses heures perdues, témoin de son temps?

Plus largement, les écritures de soi³, écrits autobiographiques de toute nature – du livre de comptes au journal intime, sans oublier l'océan des correspondances – peuvent-elles être marquées du sceau de la performativité? Nourrissent-elles l'action ou la capacité d'action de leurs auteurs, et ce afin d'atteindre un ou plusieurs objectifs, parmi lesquels figure en bonne place celui d'inscrire sa mémoire personnelle et/ou familiale dans l'éternité rêvée du papier sauvegardé afin d'être transmis?

L'enjeu de la réflexion consiste donc essentiellement ici à interroger le comportement plus ou moins conscient qui associe l'écriture à l'événement dont elle porte témoignage. Pour cela, il faut envisager de scruter non seulement les intentions des scripteurs, leurs souhaits précis, mais aussi leur position même de rédacteur, avec autorité légitime et authentifiée à agir pour soi et pour les siens. De plus, en aval de l'acte d'écriture, on observera à la loupe les usages individuels, collectifs et plus largement sociaux de la mise en mémoire des hauts et menus faits de leur existence.

Ce terrain de recherche en cours de défrichement n'a pas vraiment à ce jour suscité la curiosité des historiens. Il pose sans doute plus de questions qu'il n'apporte de réponses, celles-ci s'enrichissant des pistes suggestives ouvertes par les philosophes, sociolinguistes et anthropologues de l'écriture⁴.

Nous choisirons de sonder l'écriture minimaliste des livres de raison, livres de comptes tenus par le chef de famille, transmis de père en fils, et dont l'objet principal réside dans la comptabilité de ses biens, et plus largement celle de sa vie ordinaire au milieu des siens. L'analyse de ces registres domestiques sera complétée par d'autres écrits de soi, livres de famille et mémoires qui structurent souvent le «système d'écriture» du scripteur, témoignant plus volontiers, et de façon plus littéraire aussi, du souci de mise en mémoire des faits notables de son existence et de celle d'autrui. On se demandera enfin si ces écrits de soi, et singulièrement les

3. J.-P. Bardet, F.-J. Ruggiu, *Les écrits du for privé de la fin du Moyen Age à 1914*.

4. J. L. Austin, *How to Do Things With Words*; G. Deleuze, *Différence et répétition*; J. Goody, *La raison graphique*; P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire*; J. Butler, *Le pouvoir des mots*; B. Fraenkel, *La signature* et «Actes d'écriture».

livres de raison, offrent un support mémoriel propre à mobiliser la capacité d'action de leur scripteur, et plus durablement celle de leurs propriétaires successifs. A partir des premiers résultats de cette brève enquête, peut-être sera-t-il alors envisageable d'évaluer les qualités performatives des écritures de soi.

L'ordre du livre de raison : une performance comptable ?

A quoi sert un livre de raison ? Dans ses *Essais*, Montaigne se trouve sot d'avoir failli à cette mise en ordre domestique qui qualifie le livre de raison, et donne une synthèse précise de son utilité grâce à l'exemple de son père :

En la police œconomique, mon pere avoit cet ordre, que je sçay loüer, mais nullement ensuivre : c'est qu'outre le registre des negoces du mesnage où se logent les menus comptes, paiements, marchés, qui ne requierent la main du notaire, lequel registre un receveur a en charge, il ordonnoit à celuy de ses gens qui lui servoit a escrire, un papier journal à insérer toutes les survenances de quelque remarque, et jour par jour les memoires de l'histoire de sa maison, très plaisante a veoir quand le temps commence a en effacer la souvenance, et très à propos pour nous oster souvent de peine : quand fut entamée telle besoigne ? quand achevée ? quels trains y ont passé ? combien arresté ? noz voyages, noz absences, mariages, morts, la reception des heurieuses ou malencontreuses nouvelles ; changement des serviteurs principaux ; telles matieres. Usage ancien, que je trouve bon à refreschir, chacun en sa chacuniere. Et me trouve un sot d'y avoir failly⁵.

Montaigne distingue, tout en les associant, le classique « registre des négoces du mesnage », du « papier journal » qui transcende les limites de la simple comptabilité domestique et concerne « toutes les survenances » et « mémoires de l'histoire de sa maison », lesquelles bâtissent solidement la mémoire familiale. Il y a certes de la comptabilité dans tout cela, car il s'agit ici de compter ses biens, faire l'inventaire précis de la fortune du clan au moment de son élaboration. Plus encore peut-être, est-il question d'embrasser son entourage, celui qui partage sa vie, et donc de compter les siens, parents, amis et domestiques, tous ceux sur lesquels on peut

5. M. de Montaigne, *Essais*, Livre I, chap. XXXVI, p. 221.

précisément compter. Mettre de l'ordre dans ses affaires, comme nous y invite Montaigne, nécessite une once d'abnégation – laquelle semble rebuter l'auteur des *Essais* – et aussi un certain savoir-faire pour lequel les scribes ne manifestent pas tous les mêmes aptitudes.

Notons que le père de Montaigne dispose de l'autorité du chef de maison pour rédiger lui-même son papier journal, et délègue volontiers sa comptabilité domestique à « un receveur en charge ». Peut-être signe-t-il son livre ou ses notices, comme le font certains auteurs de livres de raison rompus aux écritures, tel le notaire ruthénois Robert Bérengues au début du XVII^e siècle, afin d'authentifier ses actes d'écriture publics comme privés : « lequel ne a rien que ne soit vray et certain et veritable et que foy ne y puisse estre mise comme a toute aultre acte publique, en foy de ce me suys sousigné »⁶.

Dans toute énonciation écrite, souligne J. L. Austin, la signature est l'indice d'attachement des énoncés à leur auteur. Peu courante dans les écrits du for privé de la première modernité, elle constitue un élément d'appropriation qui authentifie son auteur et confirme aussi le pouvoir délégué au chef de famille, de père en fils, de tenir le livre de raison. L'usage du langage dépend éminemment de la position sociale du locuteur ; celle-ci, comme l'a noté Pierre Bourdieu, « commande l'accès qu'il peut avoir à la langue de l'institution, à la parole officielle, orthodoxe, légitime »⁷. Par ailleurs, la tenue des comptes exige d'« avoir un ordre », autrement dit de maîtriser une technique acquise en grande partie sur le terrain, en se frottant aux procédures comptables en usage à la boutique ou à l'atelier, ou encore grâce à la lecture assidue de quelque traité de comptabilité marchande ou domestique. Passons sur l'apprentissage de règles aussi rigoureuses qu'arides et allons directement aux résultats, lesquels sont, dans la grande majorité des cas, le fruit d'interprétations libres, d'adaptations subjectives de l'austère système marchand et de l'invention de tactiques propres à produire immédiatement l'effet escompté. De fait, il n'est nul besoin de savoir manier la langue de Montaigne, ni celle de Voltaire, mais juste d'approprier quelques formules de calcul élémentaires. Les additions sont communes dans ces carnets dont les feuillets sont autant de brouillons sur lesquels on peut écrire en tous sens.

6. Livre de raison de Robert Bérengues, Rodez, XVII^e s., manuscrit conservé à la Société des Lettres de l'Aveyron, f. 1.

7. P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, p. 107.

[illegible]

Fig. 1 — Livre de raison de Jeanne d'Ossun, marquise de Caux, XVIII^e siècle

Plus difficile, car bien plus conceptuelle, est la mise en liste des événements de sa vie minuscule : penser/classer relève d'une attitude mentale qui ne va pas de soi, loin s'en faut⁸. Ainsi la raison graphique du livre de raison dépend-elle à la fois de l'usage que souhaite en faire son détenteur, mais aussi de sa maîtrise des techniques d'écriture, et non plus simplement des tactiques comptables.

S'il parvient à ses fins, au fil d'actes ordinaires tels qu'achats, lods et ventes, rentes diverses, le scripteur élabore alors un inventaire actif de son patrimoine. L'inscription de l'événement révèle son existence au livre et, partant, enrichit la mémoire de l'individu scripteur, voire plus durablement encore, celle de sa lignée. Mieux qu'un inventaire de biens dressé par un notaire – photographie du patrimoine de son propriétaire à la date de sa réalisation –, la liste complétée au jour le jour construit un document dynamique et parfaitement synchrone de l'état de sa fortune.

L'inscription au livre signifie et précise l'action, en même temps qu'elle en informe ses successeurs et héritiers. La performativité de l'écriture de l'accumulation des biens, comme celle, plus rare, des revers de fortune, est visible dans la progressive construction textuelle qui accompagne et conforte celle de son patrimoine.

Au compte de ses biens, l'auteur associe très souvent des notices familiales, évoquées dans le propos de Montaigne cité plus haut : « noz absences, mariages, morts, la reception des heureuses ou malencontreuses nouvelles ». Le cours ordinaire des choses de la vie nourrit amplement le livre, au moins pour les scribes les plus bavards. Compter les siens, définir le périmètre de son entourage, le nombre et la valeur de ceux sur qui on peut compter, constitue la raison d'être de ce carnet domestique. Certains usent des mêmes modes comptables et mettent en liste aussi bien les fruits de leurs récoltes que les membres de leur parenté. Cas plus rare, l'esquisse d'un arbre généalogique nécessite plus de soin afin de laisser voir l'architecture du réseau familial⁹. Se situer est aussi un objectif majeur, entre ancêtres défunts et descendance à venir : l'arbre structure alors les liens et compose un agencement idéal, parfois même rêvé, de branches harmonieusement charpentées.

Plus simple à tenir au fil des ans, la liste des enfants du scripteur est aussi plus facile à mettre en œuvre. Le père de famille se plaît à se remémorer

8. J. Goody, *La raison graphique*; S. Mouysset, « Penser/classer, la passion de la liste ».

9. Ch. Klapisch-Zuber, *L'arbre des familles*.

Fig. 2 — Livre de raison de la famille Palarin, Toulouse, XVII^e siècle

la naissance de sa progéniture, à se représenter ainsi l'état de sa descendance, en invitant parfois les enfants mort-nés, invisibles dans les registres paroissiaux, à figurer au cœur du livre domestique.

Représentation synthétique et abstraite, la liste permet de visualiser instantanément l'accroissement de sa fortune, au sens large du terme, à la fois matérielle et familiale. Elle répond aux conditions de félicité exigées par l'écriture performative qui rend la performance implicite, sinon obligatoire. Ce type d'agencement révèle la volonté du scripteur de mettre ses affaires en ordre : menus comptes, services rendus, paiements sous forme de trocs divers figurent en bonne place ici, alors qu'ils échappent à la vigilance du notaire qui goûte peu ces échanges menus. La régulière mise à jour de son ordre quotidien permet au scripteur d'évaluer en direct le volume et l'évolution de ses activités – importantes ou infimes –, et ce, de manière synthétique, afin d'en mesurer l'étendue et d'en augmenter éventuellement l'efficacité.

Lorsque le souci d'inscription des actes ordinaires va au-delà des affaires domestiques et familiales, « les mémoires de l'histoire de sa maison » élargissent encore l'horizon d'action ouvert par l'écriture ordinaire de soi.

Garder mémoire de soi et des siens

Par paliers mémoriels, celui des comptes, celui de l'inscription des événements familiaux, et celui de l'histoire – de sa lignée, de sa province, de son royaume – l'écriture valide des actes. L'action d'écrire participe-t-elle directement à cette validation ? Quand le scripteur « mémorise » – on a envie de dire qu'il herborise –, ses mots tamisent le récit et disent de lui-même ce qu'il a envie de livrer à ses lecteurs. Le monde qui surgit ici en pleins et déliés esquisse les contours d'*ego*. De ce point de vue, l'écriture est-elle partie prenante d'un tel dessein et, si oui, son efficacité est-elle réelle dans l'ensemble des domaines mémoriels abordés ?

On envisagera ici deux situations d'écriture : la position du témoin tout d'abord, puis sa fonction de « fondé de pouvoir » – selon l'expression chère à Pierre Bourdieu – chargé de la mémoire des siens, présents et à venir.

« Tot so ay vist » : tout cela je l'ai vu, répète à l'envi le marchand albigeois François Vaurelhan (1508-1555) dans son livre de raison, comme pour donner corps à son récit et imposer sa vérité manifeste et

incontestable : « et per so que es vertat me syo aysy sus sinat¹⁰ ». La signature métamorphose le témoignage en récit authentique. Et le témoignage, quant à lui, en atteignant la sphère publique, érige le récit ordinaire en récit historique, balisant la saga familiale de chronotopes utiles qui le situent en temps et lieux, hors de la seule intimité des siens.

Le regard sur le monde est subjectif et construit : son auteur a soigneusement sélectionné les événements à conserver et leur mise par écrit souligne le tri mémoriel dont ils sont issus. On ne peut ni ne doit tout écrire : « lo que se ha murmurado, digno de escribirse... », note le Castillan Moreno de la Torre¹¹. De ce filtre de papier émerge la personnalité de l'individu qui décide ou non de dire ce qu'il sait. Madame d'Oberkirch, par exemple, a beaucoup de mal à garder un secret. « Je ne me ferai point l'écho des bruits et des accusations tant répétés »¹², affirme-t-elle, tout en succombant au plaisir irrésistible de laisser caqueter sa plume : « Il courait une anecdote sur lui, et on se la répétait bien bas, autant par convenance que pour ne pas affliger la duchesse... »¹³

De la variété des témoignages surgissent des personnalités qui sont nées à elles-mêmes, comme à nous, lecteurs distants de quelques siècles, grâce à l'écriture. Que retiendra-t-on de l'Albigeois François Vaurelhan, par exemple ? Non qu'il fut un bon marchand, on n'en sait rien, mais plutôt qu'il était fasciné par un spectacle singulier, celui des exécutions capitales, dont il rendait compte avec précision et minutie. L'écriture participe ici de la manie, et même d'un certain voyeurisme. La tenue du livre de raison, comme la rédaction de Mémoires, va bien au-delà de la mémoire individuelle qui esquisse et accentue parfois à l'excès certains traits d'*ego*. Cette écriture mémorielle a vocation collective : « j'ai fait ce *ricordo* afin qu'après ma mort, mes fils soient informés de tout », écrit un Florentin du Quattrocento¹⁴. De même, Henri de Campion note, dès le début de ses mémoires :

10. Livre de raison de François Vaurelhan, marchand d'Albi (1508-1555) : « Tout cela, je l'ai vu... Et parce que c'est la vérité, je me suis aussi soussigné », dans O. Cabayé, G. Gras, *Cinq regards d'Albigeois*, p. 17 sq.

11. Diaire d'Antonio Moreno de la Torre, officier royal de la ville de Zamora (1673-1679), Archivo de la Diputacion provincial de Zaragoza, fonds Moreno de la Torre : « ce qui se murmure, digne d'être écrit... ».

12. Baronne d'Oberkirch, *Mémoires*, p. 180.

13. *Ibid.*, p. 246 sq.

14. Ch. Klapisch-Zuber, *La maison et le nom*, p. 31.

Si mon dessein étoit d'écrire pour le public, je choisirois un sujet plus intéressant que celui de ma vie ; mais comme ce n'est que pour ma famille et mes amis, je crois que je ne puis rien faire de plus agréable pour eux et de plus commode pour moi, que leur raconter naïvement les divers événemens qui me sont arrivés, en y joignant, pour leur en rendre la lecture plus intéressante et plus profitable, les choses dont j'ai été témoin, tant par rapport aux affaires publiques qu'à celles des particuliers, et qui me sembleront dignes de mémoire¹⁵.

La volonté de laisser trace est forte chez tous les auteurs, même si elle n'est pas systématiquement exprimée en forme de pacte mémoriel. Le scripteur bavard est toujours tenté par la position de témoin oculaire qui fait de lui, plus que l'acteur de sa vie, l'historien de sa propre histoire et plus largement encore de celle des hommes et des femmes de son temps. Ceci dit, la relation complexe de l'écriture et de la mémoire mérite mieux que ces quelques lignes. Plutôt que de risquer d'embrasser superficiellement un si vaste sujet, on prélèvera ici deux échantillons susceptibles de dévoiler l'aptitude performative de l'écriture de soi : l'inscription des lieux et celle de l'aveu amoureux qui appartiennent toutes deux au registre des émotions.

Jodocus Jost, paysan bernois du XVII^e siècle, ouvre son livre sur la sagesse et la vertu de son héros associées à ses qualités de bâtisseur :

Quelques mots ici à la gloire et à l'honneur de feu l'ammann Niklaus Wild de Wynigen, quant à ses vertus et à la sagesse avec laquelle il a fait bâtir des maisons et des caves, enseignant son savoir-faire à tous les artisans et se mettant lui-même au travail et à la maçonnerie : autant de choses dont on ne saurait assez le louer [...] Après ces travaux entrepris en commun, il bâtit sa propre demeure aussi belle qu'elle l'est aujourd'hui¹⁶.

Plus d'un siècle plus tard, en 1760, son compatriote Ulrich Bräker raconte comment il ne peut s'empêcher de bégayer quelques mots inaudibles en tentant de répondre à la question de sa fiancée : « Et où habiterons-nous ? », provoquant chez elle une réaction des plus vives : « De ma vie je n'épouserai un homme qui n'aura pas sa propre maison ! »¹⁷

15. H. de Campion, *Mémoires*, p. 45.

16. D. Tosato-Rigo, *La chronique de Jodocus Jost*, p. 49.

17. U. Bräker, *Le pauvre homme du Toggenbourg*, p. 174.

Toute mémoire d'*ego* s'inscrit en temps et en lieu : c'est là une telle évidence qu'on en oublie parfois de l'interroger. L'étude de la mémoire des lieux livre pourtant des indices passionnants, à la fois sur l'écoumène individuel et collectif du scripteur, sur sa façon d'habiter les lieux, mais aussi de les désirer, de les apprécier, de les aimer ou de les détester, de les partager en famille ou entre amis, de s'en éloigner, ou bien encore de s'y réfugier dans une solitude recherchée, tel Montaigne en son « arrière-boutique ».

Pour aller à l'essentiel, et en attendant de mener à bonne fin un projet de recherche en cours, on peut grossièrement distinguer deux modes d'écriture des lieux : une inscription relativement objective, telle celle des actes d'achat, de réparation, de vente d'un bien par exemple ; et une autre plus intimiste, plus propice à l'invention idéale de lieux à soi.

Memoire que, an l'an 1590, ay faict bastir une tour basse de 5 estages, a Fontenche, par Pierre Tornié d'Ambec, Bernard et Anthoine Persecs, de Ste Radegonde, maisons. Jehan, mon filz y posa la premiere pierre. Le 22 janvier 1590, leur donne[r] de la main et tirer la pierre sans rien leur fornir, leur porter tout a pied de ville : cent querante livres ts. Conté toutz charoirs, sable, chaux, bois, charpantyer, recouvreur, thuille, serures, ferraiges, cloux et plomb, me couste lad tour 600 L ts et deux cens escus sol. A 8 canes de haut hors terre et 11 canes 45 pans meneux de couvert¹⁸.

La mémoire des lieux est littérale chez Raymond d'Austry, tout à fait banale dans ce genre d'écrits ordinaires dont l'objectif est précisément de tenir ses comptes en ordre, sans autres ornements sensibles ni fioritures inutiles. Écriture performative s'il en est, l'inscription au livre aide son auteur à faire le tour de son domaine, à en évaluer les embellissements éventuels, à organiser son temps et envisager le meilleur usage de ses deniers.

Quant à l'autre approche des lieux, que nous nommerons sentimentale ici, est-elle aussi immédiatement performative ? Participe-t-elle, par exemple, de manière explicite, au plaisir – ou au déplaisir – de la remémoration ? Donnons à nouveau la parole à Ulrich Bräker, dans l'un des passages les plus émouvants de ses Mémoires :

18. A. Débat, *Livre de raison de Raymond d'Austry (1576-1624)*, p. 72.

Laissez-moi, mes enfants, mes amis, lecteurs et qui que vous soyez, laissez-moi, je vous en prie, m'abandonner à ma folie. C'est une volupté, la plus douce des voluptés, de remonter à ces jours bénis de l'innocence, de se remémorer tous les lieux et de vivre une fois encore ces instants délicieux que l'on a vécus¹⁹.

L'écriture, comme émulsion émotive, est le meilleur moyen de revivre son passé, de s'y (re)situer en temps et lieux, de s'inventer une histoire aussi, seul ou entouré des siens. Elle fixe le souvenir, et avec lui les cadres nécessaires à sa pérennité, cadres sociaux – avec qui étais-je? – monumentaux et paysagers – où étais-je? – et temporels, ce dernier détail étant parfois passé sous silence, trop souvent jugé inutile au moment de la prise de plume.

Le deuxième échantillon prélevé ici est volé à Roland Barthes qui fut l'un des premiers, dans ses *Fragments d'un discours amoureux*, en 1977, à s'interroger sur la performativité de l'écriture :

D'une certaine manière – paradoxe exorbitant du langage – dire *je t'aime*, c'est faire comme s'il n'y avait aucun théâtre de la parole, et ce mot est toujours *vrai* (il n'a d'autre référent que sa profération : c'est un performatif)²⁰.

Si dire « je t'aime » va de soi pour Roland Barthes, et si sa démonstration est très convaincante dans sa simplicité, le fait est moins lisible – et rare par écrit – à quelques siècles de distance. Coucher ses sentiments par écrit oblige le scripteur à prendre quelques chemins de traverse : les auteurs de livres de raison se taisent volontiers sur ce point, jusqu'à François Mauriac qui note dans son livre de Malagar : « Les raisons de cet échec? Elles ne relèvent pas de ce livre de bord, purement objectif... 29 mars 1957. »²¹ Au XVIII^e siècle, Madeleine de Vogüé évoque plus volontiers « l'embarras dans les boyaux » dont a horriblement souffert son époux, Alexandre de Rochemore, et exprime son amour avec le tact et la retenue qui conviennent à une veuve²². En bref, la décence, autrement

19. U. Bräker, *Le pauvre homme du Toggenbourg*, p. 78.

20. R. Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, p. 176.

21. P. Botineau, *François Mauriac et le livre de raison de Malagar*, p. 83-103.

22. Livre de raison d'Alexandre-Pierre-Henri de Rochemore poursuivi par sa femme Marie-Madeleine de Vogüé, 1759-1784, Archives nationales (Paris), 83 AP5, dossier 18-2.

dit une certaine retenue en forme d'autocensure, gêne beaucoup la performativité de l'expression des sentiments dans les écritures de soi, au moins pour la période moderne et jusque tard dans le XIX^e siècle. Même le très bavard Ulrich Bräker note dans ses Mémoires à propos de sa chère Annette : « Oser lui parler d'amour ? Pour tout l'or du monde, je n'aurais pas trouvé le courage de le faire²³ ».

La discrétion manifestée par les scripteurs au moment d'exprimer leurs sentiments, même seuls face à leur cher cahier, freine considérablement la performativité de leur élan. La piste devra être poursuivie, avec un corpus de sources suffisamment étoffé pour décliner les différentes étapes de l'épanchement et mieux évaluer, par exemple, la participation de l'écriture à la naissance du désir, ou encore à son rôle précis dans le dévoilement de l'aveu amoureux.

Reste à mesurer le degré de performativité de l'écriture de soi dans la longue durée. Que devient le manuscrit après la mort de son principal auteur, et même de ses premiers propriétaires, aptes à la remémoration des principaux faits évoqués par leur(s) ancêtre(s) ? Est-il l'instrument idéal d'une remémoration nécessaire face à l'ignorance ou à l'oubli ?

Les usages sociaux d'un « livre-action »

Si les écritures de soi gardent une quelconque utilité après le décès de leur auteur, c'est bien là que réside une grande partie de leur performativité, dans leur capacité à agir *post mortem* sur la destinée de plusieurs générations successives. Nous examinerons ici le cas singulier du livre de raison qui reste attaché à la maison de son scripteur primitif, transmis et continué par ses héritiers. Œuvre le plus souvent collective, le livre constitue en quelque sorte la biographie chorale de la famille, idéalement poursuivie de génération en génération. De fait, ses usages dépassent largement l'existence de son initiateur et concernent aussi bien la sphère privée que l'espace public de la famille dont il détient la mémoire.

Le livre de raison appartient à un ensemble de traces mémorielles auquel chacun est attaché par un chaînage référentiel classique, de père en fils.

23. U. Bräker, *Le pauvre homme du Toggenbourg*, p. 71.

Les femmes sont exclues de cette activité, car elles ne sont pas chefs de famille, sauf au moment de leur veuvage où elles participent, à condition de savoir écrire, à l'œuvre plurigénérationnelle en forme de truchement entre époux défunt et fils trop jeune pour occuper la fonction paternelle.

Ce document familial, on l'a dit, est régulièrement mis à jour. Un système d'hypertexte est aménagé dès l'origine grâce à des réserves laissées en blanc entre chaque notice. Ainsi le scripteur lui-même, mais également ses successeurs, pourront-ils actualiser ces occurrences en quelques lignes.

Relais passé de père en fils, le livre de famille harmonise les comportements de génération en génération ; ce lissage culturel est visible dans certaines récurrences de langage, mais aussi plus largement dans les formes multiples de reproduction sociale (professionnelles, confraternelles, politiques), ou encore de répartition genrée des tâches domestiques. Le livre de raison est ainsi l'instrument actif de transmission

Fig. 3 — Livre de raison de Raymond d'Austray, bourgeois de Rodez (1576-1624)

d'*habitus* partagés entre soi et plus largement en société. Mémorial de la famille, il est également utile au-delà du cercle privé et exhibé en public au moins dans deux situations particulières, liées toutes deux à l'identité des scribeurs et à celle des membres de leur entourage.

En l'absence d'état civil fiable et précis avant le milieu du XVII^e siècle, le livre de raison peut constituer une sorte de document palliatif personnel, à portée de main si besoin est. En pays protestant, cette pratique permet de contourner l'interdit d'accès aux registres paroissiaux depuis 1685, et de constituer ainsi un état civil de substitution.

Par ailleurs, même en présence de registres paroissiaux disponibles et correctement tenus, les pères mettent un soin particulier à tenir le compte des naissances, mariages et décès qui modifient le profil du groupe, dans une langue souvent plus riche que celle, impersonnelle et répétitive, du prêtre. Au-delà des formules habituelles, certains détails essentiels sont précisés : pour une naissance, par exemple, les scribeurs sont soucieux de préciser certains éléments essentiels à l'identification de l'enfant qui va prendre place dans le groupe familial. Ainsi Etienne Perrin annonce-t-il la naissance de son fils Jacques :

Jacques Perrin. 1579. 11. juin

L'an mil cinq cents septante et neuf et le onsiesme jour du moys de juin, auquel soy celebré la feste saint Barnabé, entre onse et douse heures du jour, la lune estant plaine dès le mardi neufiesme dudit moys, c'est dès les quatre heures trese minutes devant mydi, ledit jour de naissance estant au signe de aquarius ou Versceau, et estoit jeudi. Lendemain entroit au signe Cancer. Nasquit ledit jour onsiesme juin mil cinq cents septante et neuf, Jacques Perrin mon premier fils, tout vestu et envelopé de sa peau des Grecs nommé amnie, autrement aiguillette. Feust baptesmé le mardy suyvant, jour de St Cirice, et porté au saint batesme par Messire Jacques de Corneilhan, évesque de Roudès, et damoysselle Jehanne de Martin, ma mère, ses parrin et marrine. Baptesmé par maistre Amants Bonal, docteur et [6] chanoine en l'esglise cathédrale de Roudès. DIEU, par sa miséricorde et bonté infinie, le vuelhe faire vivre et mourir en sa crainte et observation de ses saints commendements. Ainsi soit. 1579. 11 juin.

Mondict sieur père Jacques de Perrin moureut le vingtième novembre 1647 entre six et sept heures du soir, d'un hictère qu'il avoit gardé plus de deux ans et qui l'avoit randeu aussi jauhne que du safran. Il fut enseveli aux Jacopins dans le cœur, au dessus du letrier. Il avoit esté trois fois premier consul du Bourg et syndic de ladicte comunaulté

jusques à ce qu'il san démit en ma faveur. Il avoit esté juge royal du lieu de Calmon et de plusieurs aultres lieux. Il estoit fort éloquent et savant. Dieu, par sa sainte miséricorde, le face jouir d'un repos éternel. Amen²⁴.

Ici, rien ne manque : ni la date précise, ni le saint du jour, ni l'heure approximative de la naissance, ni la position de la lune ainsi que celle des principaux signes zodiacaux au moment de la venue au monde de l'enfant. L'identité est déclinée jusque dans la détermination du signe astrologique de l'enfant. Étienne appartient à cette élite éclairée de la première modernité dont l'intérêt pour l'astronomie s'exprime dans la présentation des siens. Souhaite-t-il ainsi prédire le destin de son fils ? Nul ne peut l'affirmer. Il désire plus vraisemblablement lui donner vie sur le papier en le situant dans la famille, mais aussi dans le cosmos. La notice biographique commencée en 1579 sera complétée plus tard et Jean, fils de Jacques, en écrira les dernières lignes annonçant le décès de son père en 1647.

Des vivants et des morts, le livre tient précisément le compte, soulignant, mieux que ne le ferait tout acte public, les liens inextricables qui tissent une famille. La pérennité des liens apparaît en filigrane, et avec elle un indice fort de performativité de l'écriture qui la porte : « j'inscris et donne la vie, je noue les liens, je note le jour du décès et la boucle est bouclée » semblent dire les mots d'Étienne, père de Jacques, puis de Jean, fils de Jacques.

Papier d'identité sur lequel figurent les enfants de la parentèle, du berceau à la tombe, le livre de raison conserve également, pêle-mêle, les transactions qui ont permis au groupe de s'affirmer dans la société de son temps. Celles-ci sont intégrées au récit sous différents formats. Elles peuvent figurer intégralement dans le livre qui se fait coffre pour les accueillir, gonflé d'actes originaux ou de copies débordant de ses feuillets.

Lorsqu'il est régulièrement tenu, le livre de raison compose alors une pièce unique, véritable « monument familial total » qui recèle l'ensemble des événements – au sens le plus large du terme – survenus au sein de la famille. Au moment de la succession, il facilite les arbitrages, en posant à plat les actes successifs, offrant ainsi une synthèse des transactions

24. Livre de raison des Perrin, Société des Lettres de l'Aveyron, 11 juin 1579, f. 5.

Fig. 4 — Livre de raison des Alingrin de Falgous, XVII^e siècle

accumulées en divers temps et lieux. Dans *Le Parfait négociant*, Jacques Savary note cette qualité conservatoire des livres domestiques :

Avant l'ordonnance [de 1673], la plupart des Négocians, pour tenir un bon ordre dans leurs affaires, ont toujours tenu des livres sur lesquels ils ont écrit toute leur dépense, non seulement celle qui regardoit leur Commerce, mais encore celle de leur maison ; ainsi ce n'est point une chose nouvelle [...] parce qu'il est très utile de se rendre compte à soi-même, & quand ils viennent à mourir, leurs femmes, leurs enfans et leurs créanciers, trouvent après leur décès toutes leurs affaires en bon ordre²⁵.

Hors de la maisonnée, ce registre concis de l'histoire familiale permet aussi de faire preuve. Il est alors construit comme un acte juridique solennel, dont tous les éléments sont datés et signés. Certains scribes mettent un soin particulier à faire précéder leur signature de la mention

25. J. Savary, *Le Parfait négociant*, t. I, p. 276.

« en foy de ce », traitant leurs écrits du for privé comme des actes publics, et leur conférant ainsi la même valeur probatoire²⁶.

Quand les auteurs tiennent aussi scrupuleusement leurs livres de comptes, ils savent sans aucun doute l'usage qu'ils peuvent en faire en justice. Aucun texte normatif ne prévoit vraiment celui-ci, mais la pratique démontre qu'il était extrêmement courant. Les travaux des juristes reconnaissent d'ailleurs la valeur probatoire de ces écrits du for privé²⁷.

Utilisé couramment dans les procédures des tribunaux civils, le livre est une pièce examinée avec soin par les magistrats. On applique en quelque sorte aux livres de raison la législation en vigueur pour les livres de commerce, qui permet de vérifier les dires des marchands à partir de leurs registres. Tout prévenu peut donc faire usage d'un document privé, fabriqué par ses soins, pour démontrer la véracité de ses dires. Il ne peut évidemment utiliser ce document personnel contre les intérêts d'autrui qu'après vérification par les autorités compétentes, comme l'indique Gabriel Cayron en 1630 dans son *Praticien françois*: « Une escriture privée non advoüée ou verifiée, peut faire foy contre celuy qui la produit, non contre sa partie, jusques à ce qu'elle aye esté verifiée. »²⁸

La présentation du livre de raison peut aussi permettre d'éviter les frais d'un procès s'il est utilisé par les parties dans la phase préparatoire d'une éventuelle procédure, lorsque celles-ci étaient leur argumentation en accumulant les preuves incontestables de leur bon droit. Les Alingrin de Falgous, près de Camarès en Rouergue, disposent de plusieurs livres de raison dont l'un d'eux conserve tous les papiers de famille susceptibles d'aider la descendance à se défendre éventuellement en justice²⁹:

En vous remettant, Monsieur, tous mes papiers contre les enfants de Cambon je vous remis un estat de ce qui m'étoit deû, et je parlois, dans cest estat, d'un arreté de compte du 6 x^{bre} 1751. J'ay vû d'après qu'il valoit mieux partir d'une déclaration que fût mon père fit et dont j'adjouteray la note cy apres telle qu'il la coucha luy mesme sur son livre de raison...³⁰

26. B. Fraenkel, *La signature*, p. 194.

27. G. Cayron, *Les styles du ressort de Tolose*, p. 187.

28. G. Cayron, *Le parfait praticien françois*, p. 206.

29. *Livre de famille des Alingrin de Falgous*, Rouergue, XVIII^e siècle, coll. Y. Alauzet.

30. *Ibid.*, lettre écrite à Vabres et datée du 13 août 1779.

La référence seule au livre de famille suffit généralement à faire cesser les prétentions de la partie adverse. Sa valeur est ainsi reconnue de manière implicite par ses auteurs et reconduite de génération en génération.

Enfin, le livre de raison est également érigé en document probatoire lorsque son auteur souhaite l'obtention d'une faveur ou d'un privilège. François Dartensec conserve dans son livre les originaux et copies d'actes essentiels, parmi lesquels figurent les lettres de noblesse signées de Louis XIV qui lavent l'honneur du bourgeois malmené pendant la Fronde³¹. Scellées de cire verte et lacées de soie, elles sont annexées au livre de raison et exemptent pour l'éternité leur destinataire et sa descendance du logement de gens de guerre. Le principe actif de ces lettres, mis à l'épreuve, a érigé à plusieurs reprises un rempart protecteur des intérêts lignagers. Le lieu de leur conservation, au cœur du livre de raison familial, n'est pas choisi au hasard : on peut penser que ce dernier appartient au même système de défense scripturaire de la famille et que réside là l'essentiel de sa performativité à long terme.

Métamorphoser le présent

« Sera mémoire », note Monsieur de Lafitte au cœur de son livre³². Comment faire des choses avec des mots, selon l'heureuse formule de J. L. Austin ? Les écritures de soi sont-elles des écritures performatives qui disent en même temps qu'elles font la mémoire de celui qui tient la plume ? On est tenté de souscrire à cette proposition au moins pour les livres de raison qui, dans le principe même de leur élaboration régulière et continue, métamorphosent le présent en prochain passé, en même temps qu'ils en actualisent en permanence son contenu.

« Monument familial total », cet écrit quotidien et domestique retient dans ses feuillets tout ce que la famille doit connaître de son destin, de sa fortune, de ses ancêtres. Il permet à son auteur d'avoir une idée précise de l'état de ses biens et des siens, par une représentation synthétique et comptable – celle du penser/classer offert par la mise en liste – qui

31. Livre de raison de François Dartensec, bourgeois de Périgueux, XVII^e siècle, dans L. Peyroche, *Un livre de famille*.

32. Livre de raison de Monsieur de Lafitte (près de Pamiers), XVII^e siècle, coll. particulière.

assiste le scripteur dans l'édification lente de son patrimoine. Il offre à la postérité le synopsis d'une histoire ponctuée de transactions, naissances, mariages, décès, échanges menus, profits et pertes qui ont façonné le clan, sans oublier les événements imprévus et perturbateurs du cours ordinaire des choses de la vie.

Dans la longue durée, ce registre usé par l'effort besogneux de plusieurs générations de scripteurs reste utile au-delà de la vie de ceux qui l'ont conçu, notamment comme registre d'état civil de substitution, ou encore comme instrument probatoire en justice.

En un mot, au-delà des services rendus à ses scripteurs en terme de mise en ordre et de mise en scène de leur propre histoire, il rend le passé intelligible aux générations à venir en réactivant celui-ci en permanence dans leur présent quotidien. De fait, même s'il n'est pas toujours pertinent, par exemple dans l'évocation de l'être aimé, son principe actif est essentiel dans l'écriture comptable des scripteurs. Par ailleurs, ses usages sociaux dans le temps long, en font l'un des instruments clés de la mémoire personnelle et familiale, « très à propos pour nous oster souvent de peine », reconnaît l'auteur des *Essais*. Montaigne avoue très modestement être « sot d'y avoir failli » – il avait, sans aucun doute, bien mieux à faire – et souligne, au détour de l'hommage à son père, les qualités performatives de l'une des écritures de soi des plus ordinaires.

Sylvie MOUYSET

Université Toulouse – Jean Jaurès, Framespa (UMR 5136)

BIBLIOGRAPHIE

- AUSTIN, John L., *How to Do Things Whith Words*, Oxford, Oxford University Press, 1962. *Quand dire, c'est faire*, trad. par Gilles Lane, Paris, Seuil, 1970.
- BARDET, Jean-Pierre, RUGGIU, François-Joseph (éds), *Les écrits du for privé de la fin du Moyen Age à 1914*, Paris, CTHS, 2014.
- BARTHES, Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977.
- BOTINEAU, Pierre, François Mauriac et le livre de raison de Malagar, Paris, Confluences, 1997.
- BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.
- BRÄKER, Ulrich, *Le pauvre homme du Toggenbourg*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1985.
- BUTLER, Judith, *Le pouvoir des mots. Politique du performatif*, Paris, Editions Amsterdam, 2004.
- CABAYÉ, Olivier, GRAS, Guillaume (éds), *Cinq regards d'Albigeois sur leur ville à travers leurs écrits du for privé, XVI^e-XVIII^e siècle*, Albi, Presses du Centre universitaire Champollion, 2012.
- CAMPION, Henri de, *Mémoires*, Paris, Mercure de France, 1990 (Le temps retrouvé).
- CAYRON, Gabriel, *Les styles du ressort de Tolose*, Toulouse, Colomiez, 1630.
- , *Le parfait praticien françois*, Toulouse, Camuzat, 1665.
- DÉBAT, Antoine (éd.), *Livre de raison de Raymond d'Austry*, Rodez, Société des lettres de l'Aveyron, 1992.
- DELEUZE, Gilles, *Différence et Répétition*, Paris, PUF, 1968.
- FRAENKEL, Béatrice, *La signature, genèse d'un signe*, Paris, Gallimard, 1992.
- , « Actes d'écriture. Quand écrire, c'est faire », *Langage et Société*, 121-122 (2007/3), p. 101-112.
- FURETIÈRE, Antoine, *Dictionnaire universel de la langue française*, article « Livre de raison », Rotterdam, 1690.

- GOODY, Jack, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Editions de Minuit, 2010 (1977).
- KLAPISCH-ZUBER, Christiane, *La maison et le nom. Stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, EHESS, 1990.
- , *L'arbre des familles*, Paris, Editions de La Martinière, 2003.
- MONTAIGNE, Michel de, *Essais*, Paris, Gallimard, 1962 (La Pléiade).
- MOUYSET, Sylvie, *Papiers de famille. Introduction à l'étude des livres de raison (France, XV^e-XIX^e s.)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.
- , « Penser / Classer : la passion de la liste dans quelques livres de raison du Midi de la France à l'époque moderne », in *Les écrits du for privé : objets matériels, objets édités*, éd. par Michel Cassan, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2007, p. 151-168.
- OBERKIRCH, Baronne d', *Mémoires*, Paris, Mercure de France, 2000 (Le temps retrouvé).
- PEYROCHE, Louis, *Un livre de famille, 1594-1794*, Saint-Dizier, Henriot et Godard, 1892.
- SAVARY, Jacques, *Le Parfait négociant ou Instruction générale pour tout ce qui regarde le commerce de toute sorte de marchandises tant en France que dans les pays étrangers*, Paris, Billaine, 1675.
- TOSATO-RIGO, Danièle, *La chronique de Jodocus Jost. Miroir d'un paysan bernois au XVII^e siècle*, Lausanne, SHSR, 2009.

Crédits iconographiques

Fig. 1 — Livre de raison de Jeanne d'Ossun, marquise de Caux, XVIII^e siècle, Archives de l'Aude, 2^E64.

Fig. 2 — Livre de raison de la famille Palarin, Toulouse, XVII^e siècle, Archives départementales de la Haute-Garonne, 12^J32.

Fig. 3 — Livre de raison de Raymond d'Austry, bourgeois de Rodez (1576-1624), Société des Lettres de l'Aveyron.

Fig. 4 — Livre de raison des Alingrin de Falgous, Rouergue méridional, XVII^e siècle, collection Y. Alauzet.